

Mon ami, médecin de brousse

Jean Désy

*Aussi longtemps qu'il y aura des êtres souffrants,
Et jusqu'à ce que leurs maladies soient guéries,
Puissé-je être, pour les aider,
Leur médecin, leur remède et leur serviteur.*

Shantideva

« Entrée dans l'activité de la pratique du bodhisattva »

J'AI UN AMI MÉDECIN pour qui j'ai beaucoup d'estime. J'ai travaillé avec lui dans le Grand Nord. J'ai confiance en lui. En fait, je lui fais entièrement confiance. Au cours d'une expédition — nous n'étions pas dans le Nord cette fois-là, nous vagabondions plutôt en Asie, au Népal plus précisément —, j'ai pu profiter de ses lumières. Sur la route de Namche Bazar, en direction du camp de base de l'Everest, par moins quinze degrés Celsius et à 3500 mètres d'altitude, cet ami a pu me soulager de bien des symptômes causés par une dysenterie suraiguë. Quatre jours de fortes fièvres, avec des sudations à traverser un matelas plus crevassé qu'un sentier de Sherpa au cœur du Khumbu, d'incoercibles nausées accompagnées d'une diarrhée tellement intense qu'à un moment je me suis demandé d'où pouvait provenir pareille quantité de matières verdâtres : enfin ! Cet ami sut me révéler au pif, avec son seul sens clinique, le type de microbe qui me contaminait le corps et l'esprit. L'antibiotique qu'il me dénicha *in extremis* me permit, en moins de douze heures, d'émerger d'une gastro-entérite tellement carabinée que je dois avouer qu'au fond de ma paillasse, dans une chambrette sans électricité ni chauffage, je crus sérieusement que la maladie allait m'envoyer *ad patres*. Ô l'Aventure et tous les combats à mener contre les bacilles virulents du monde pauvre ! Ô les expéditions ! Ô la joie de la non-mort ! Guérison ! Résurrection !

J'apprécie donc énormément cet ami nomade, et pas seulement pour ses qualités médicales. Si jamais je tombe malade à nouveau, ce que je ne me souhaite absolument pas, c'est d'abord lui que je voudrais consulter. Il en va ainsi des relations patient-soignant

quand elles ont été harmonieuses. J'ai confiance en lui, je le répète. Il est compétent, il sait écouter, il peut agir efficacement au moment le plus opportun, il est compatissant et sensible. Un vrai bon soignant, dans le plein sens du mot.

Or, cet homme ne pratique quasiment plus la médecine, sauf à l'occasion, toujours dans des circonstances plus ou moins exceptionnelles. Il m'a fallu du temps pour arriver à comprendre sa décision, ce qui a fini par le faire décrocher, bien qu'il ait conservé jusqu'à maintenant son permis d'exercice, bien qu'il ait continué à rendre service, parfois (je le sais par des gens qui, eux aussi, ont pu profiter de ses éclairages), mais toujours en marge du « système » pourrait-on dire, le plus souvent dans la brousse, parfois au sein d'organisations humanitaires, très souvent dans des pays pauvres. Mais pratiquer de manière traditionnelle : non ! Mon ami est devenu une espèce de vagabond, poursuivant une quête perpétuelle, traînant de par le monde son sac à dos, vivant de quelques économies. Un jour, alors qu'il me racontait une anecdote survenue précisément un 27 décembre, j'ai cru mieux saisir le fond de sa pensée.

Ce matin-là, il s'était levé tôt. Il avait rendez-vous avec une amie atteinte d'un sale cancer du cerveau et qui se mourait. Sa maison était située à une soixantaine de kilomètres au nord du fleuve, près d'une petite rivière accueillant à perpétuité des chevreuils sauvages. Mon ami médecin est entré chez elle quasiment sur la pointe des pieds, après avoir cogné à la fenêtre de la cuisine. Il lui apportait un petit bouquet de marguerites acheté au dépanneur. Au cours des trois mois précédents, il n'était intervenu qu'à quelques reprises lorsque la malade lui avait demandé conseil, prenant bien soin de laisser aux spécialistes les décisions les plus

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nuvanik et dans le pays cri.

déterminantes quant aux soins et aux traitements. Le cancer s'était manifesté de façon extrêmement agressive. Une tumeur inopérable emplissait une zone importante du lobe pariétal droit. Mais la malade avait insisté pour mettre « toutes les chances » de son côté. La radiothérapie et, surtout, la chimiothérapie l'avaient commotionnée. Mon ami croyait que ces traitements ne faisaient que prolonger les souffrances de la malade. Mais la plupart des gens espèrent, ils ont foi en leur guérison, ils souhaitent tenter tout ce qui est possible, ce qui demeure irrationnel, mais tellement humain. L'espoir demeure la qualité essentielle pour la survie des êtres. Or, il aurait voulu que la mort de cette femme soit moins agonique. Tel n'était pourtant pas l'état d'esprit de son amie ni celui de ses médecins. Que pouvait un petit bouquet de fleurs contre une mort annoncée ? Maudit cancer ! Il aurait fallu un miracle. Mais les miracles sont tellement rarissimes, surtout en ces temps modernes de rationalité triomphante.

En entrant dans la maison de campagne, mon ami n'avait pas reconnu la malade. Il l'avait pourtant vue un mois plus tôt. Quand elle se mit à parler, il sut que c'était elle. Mais le cancer et les effets des traitements l'avaient transformée. Il dit tout à coup qu'il se trouvait là parce qu'il les aimait, elle et son amoureux. Il ne put s'empêcher de dire qu'il était triste de ce qui arrivait. Il n'y pouvait rien, il se sentait totalement démuni. Personne n'y pouvait rien. Il faillit ajouter que c'était peut-être le temps de lâcher prise. Le cancer agissait de manière trop incisive. Mais il sut se taire. La malade l'observait avec de grands yeux sous un front immense. Comme bien des gens durement éprouvés, elle sentait tout. Sur sa tête, elle portait une petite serviette afin de cacher sa calvitie nouvelle. Mon ami avait envie de pleurer. Alors, sans préavis, il raconta une blague qui dérida à peine son auditoire. Même s'il pratiquait depuis des décennies, il perdait ses moyens chaque fois qu'il devait rencontrer quelqu'un qui allait mourir. Ou sinon, il devait se contenir afin de ne pas devenir totalement histrionique. Parfois, à cause de la fatigue ou du stress, l'inhibition devenait insuffisante. Les blagues fusaient alors, parfois irrecevables. Mon ami ne termina pas sa tasse de thé. Il partit après avoir embrassé la malade et serré l'amoureux dans ses bras.

Cet après-midi-là, il comptait rejoindre un groupe de campeurs en forêt. Tous, ils devaient dormir dans un refuge situé au sommet d'une haute falaise. Pour accéder à la cabane à partir de la route, il fallait marcher pendant deux bonnes heures. Le sentier était abrupt. Juste avant d'entreprendre l'escalade, mon ami vit tout à coup une jeune fille qui venait en courant dans sa direction. De loin, elle l'avait reconnu. Elle savait qu'il était médecin. Elle lui dit qu'il y avait un blessé grave, pas très loin. Il était tombé en arrivant au pied de la montagne.

Sur les lieux de l'accident se tenaient un bûcheron, tout juste arrivé sur sa motoneige, puis un grand gaillard responsable de tout le réseau des sentiers de la région. Il y avait aussi la copine du blessé de même que la jeune fille qui était allée chercher de l'aide.

Le médecin offrit au jeune homme de l'examiner. Celui-ci accepta volontiers, d'autant plus qu'il souffrait le martyr. La manche du parka fut retirée lentement, très lentement. L'épaule droite était fort probablement luxée. Pas cassée, mais déboîtée, ce qui est bien plus douloureux qu'une fracture. Le jeune homme lui mentionna qu'il avait déjà subi, dix ans plus tôt, une luxation à cette même épaule. Le médecin lui proposa de tenter une réduction, dans le bois, sans plus attendre, profitant du fait que les muscles n'étaient pas encore trop contractés.

Le jeune homme acquiesça. Il s'étendit sur un tapis de sol déroulé sur la neige. Deux chandails furent placés sous sa tête. Le médecin posa délicatement son pied gauche déchaussé au creux de l'aisselle du malade en précisant qu'il allait appliquer la manœuvre d'Hippocrate, une vieille technique qu'il jugeait encore utile. Le jeune homme le regardait droit dans les yeux. À son soignant, il envoyait une mer de confiance. Quand la traction sur son bras tendu commença, il se mit à grimacer, mais en silence, continuant d'émettre en direction du soignant les signes de l'acquiescement. Le médecin tira de toutes ses forces. Le jeune homme en sueur demanda une pause. La douleur était plus que vive. À la demande du médecin, le grand gaillard s'agenouilla du côté opposé à la blessure et vint appuyer ses paumes sur la voussure provoquée par la luxation. Quand on lui ferait signe, il devrait appliquer une pression sur l'os désarticulé. Le blessé dit qu'il était prêt à nouveau. Le médecin tira en faisant jouer la plante de son pied dans l'aisselle. Grognements. Le gaillard poussa : un grand ploc se fit entendre. L'os était revenu à sa place. Le jeune homme s'assit. Le bûcheron, tout près, lâcha un « Tabarnak ! Ça c'est de la médecine ! » qui fit rire tout le monde. Le jeune homme remit lui-même son parka en se relevant. Il était guéri. Un peu de mal, mais sans plus. Maintenant, il bougeait tout à fait normalement. Il comptait poursuivre son excursion avec sa copine et coucher comme prévu dans un refuge, au fond de la vallée. Il serra vigoureusement la main du médecin et partit.

Tout partout, la neige étincelait. La forêt chantait. Mon ami avait le cœur en fête. Il grimpa le sentier de la falaise comme s'il avait été un lièvre. Ce jour-là n'en était pas un comme les autres. Il songea aux plus intenses bonheurs de sa vie, mais aussi à ses balbutiements, aux bons coups comme aux mauvais, au courage exemplaire de ce jeune homme à l'épaule luxée qui s'était laissé soigner. La nuit tomba, mais la marche devint plus légère que jamais. Ô la neige folle

sous chaque pas ! Ô l'original qui détale en ne produisant qu'un souffle entre deux épinettes ! Ô les âmes étincelantes dans toute la forêt !

Il parvint au refuge alors que tout le monde se trouvait autour d'un feu, en train de boire du whisky et du porto. Ces êtres réunis au sommet d'une montagne parmi les arbres centenaires incarnaient la plus belle joie du monde.

Quelques semaines plus tard, mon ami fut invité à souper en ville. Autour de la table, il y avait un avocat. Tout bonnement, au fil de la conversation, mon ami raconta sa journée du 27 décembre, insistant plus particulièrement sur l'anecdote du randonneur à l'épaule luxée qu'il avait soigné en plein bois. L'avocat rétorqua qu'il aurait pu y avoir des conséquences fâcheuses... Et s'il y avait eu fracture ? On ne sait jamais ! C'est pour ça qu'on doit faire des radios ! Et si quelque chose s'était déglingué ? Le blessé aurait pu souffrir toute sa vie d'une complication causée par ce traitement intempêtif ! Une paralysie ! Un nerf aurait pu se coincer... On ne prend jamais trop de précautions !

Mon ami répondit qu'il était sûr de la confiance du jeune homme. D'ailleurs, pour le médecin comme pour le blessé, l'acte de soigner avait pris tout son sens à ce moment précis, en forêt. Une heure de transport en motoneige, puis deux autres heures en ambulance afin de trouver un hôpital où un urgentiste ou un orthopédiste auraient pu intervenir... Mais non ! Être soigné avec les moyens du bord, sans autre coût ou rémunération qu'une poignée de main... Voilà la vraie médecine, celle qui existe depuis cinq mille ans ! L'avocat montra son désaccord le plus complet. On ne soigne plus les gens de cette façon, pas dans notre pays ! Et si le jeune homme était demeuré invalide ? Mon ami répliqua que c'était un risque à prendre, un beau risque. C'est ça, la vie, la vraie vie ! Une entente tacite avait été conclue entre un blessé et son soignant. La confiance est essentielle pour soigner et être soigné avec art. Une complication... peut-être ! Mais le blessé aurait compris. Jamais un honnête homme ne voudrait poursuivre quelqu'un qui fait de son mieux ! L'avocat monta le ton. Pas d'accord ! Toute personne a le droit de poursuivre. Le droit !

Mon ami se leva de table. Il n'était pas furieux, simplement nauséux. Il sut de nouveau pourquoi il n'acceptait à peu près plus de toucher à un malade ailleurs que chez les pauvres ou en plein bois. L'avocat continua avec verve son plaidoyer, tentant de convaincre les autres réunis ce soir-là. Prêtextant un coup de fatigue, mon ami disparut.

Quand je serai malade, ce sera lui qui me soignera. Je lui dirai que j'ai confiance. Alors, peut-être, il acceptera de se pencher sur mes maux. Alors, sans doute, je guérirai. ☞

Date de réception : 12 avril 2007

Date d'acceptation : 18 avril 2007